



Wilhelm von Humboldt : un Allemand à Paris sous le Directoire

COMMUNICATION DE RAYMOND TROUSSON
À LA SÉANCE MENSUELLE DU 11 JANVIER 2003

Robespierre tombé le 9 thermidor, le gouvernement révolutionnaire ne devait pas lui survivre. S'ouvre alors une période caractérisée par des luttes politiques confuses qui mettent aux prises une minorité montagnarde et une majorité réactionnaire de plus en plus importante. Les prisons s'ouvrent, les suspects sont libérés : c'est la fin de la Terreur. Bientôt, la « jeunesse dorée » — ceux que leurs adversaires appellent les « muscadins » descend dans les rues, provoque des rixes, saccage les cafés. La société des jacobins est dissoute dans un processus systématique d'anti-terrorisme et de désans-culottisation. En mars 1795, la Convention décrète d'arrestation Vadier, Collot d'Herbois, Billaud-Varenne, Barère. Le pantalon, la blouse et le bonnet rouge ne sont plus de saison, les jeunes bourgeois se signalent par leurs extravagances vestimentaires. Merveilleuses et incroyables, indifférents à la misère populaire, relancent un luxe tapageur. La société respire. À nouveau, Paris danse, organise partout des bals publics, même aux Carmes où s'étaient déroulés les massacres de Septembre. Aux fameux « bals des victimes », où n'étaient admis que ceux qui avaient perdu un de leurs proches sur l'échafaud, se montrent les nouveaux élégants, coiffés à la Titus, la nuque rasée, un fil de soie rouge autour du cou. *Monsieur* et *Madame* remplacent *citoyen* et *citoyenne*, le tutoiement est proscrit. La vie mondaine renaît avec M^{me} Hamelin ou M^{me} Récamier, s'épanouit dans les salons de M^{me} Tallien, « Notre-Dame-de-Thermidor », où les élégantes arborent de courtes tuniques à la grecque à demi

transparentes et où agioteurs, munitionnaires et banquiers coudoient grands bourgeois, aristocrates et émigrés revenus d'exil anciens grands et nouveaux riches. Pourtant, la situation politique demeure instable et il faut écraser les insurrections populaires de germinal et prairial an III pour instaurer le règne bourgeois des notables, consacré, le 5 messidor an III (23 juin 1795), par Boissy d'Anglas dans le discours préliminaire au projet de Constitution : « Vous devez garantir enfin la propriété du riche. [...] L'égalité absolue est une chimère. [...] Un pays gouverné par les propriétaires est dans l'ordre social. » Lorsque la Convention thermidorienne se sépare, le 26 octobre 1795, le règne de la bourgeoisie est assuré et l'instauration du Directoire ne le remettra pas en question. Les événements continuent de se succéder avec rapidité : liquidation de la conjuration babouviste et répression anti-jacobine, difficultés à l'intérieur et guerre à l'extérieur, notoriété grandissante du général Bonaparte qui s'illustre en Italie, coup d'État du 18 fructidor an V (4 septembre 1797) qui contraint le gouvernement à recourir aux généraux et à leurs troupes. Du printemps 1798 au printemps 1799, le second Directoire réussit un certain redressement financier et la réforme fiscale, non sans provoquer une crise agricole, mais peu à peu se décompose, miné par l'opposition et les réactions jacobines. Retour d'Égypte, Bonaparte prépare enfin le 18 brumaire (9 novembre 1799) qui instaure le Consulat et ouvre la voie au pouvoir personnel d'un général qui saura transformer la République des notables en dictature militaire.

Bien des choses avaient donc changé, assez pour surprendre un voyageur qui, de passage à Paris en 1789, y serait revenu quelques années plus tard, et les Allemands Klopstock, Hegel, Hölderlin ou Schelling — ont été très tôt attentifs aux événements de France, quitte à devenir moins favorables à partir de la radicalisation de la Révolution et des guerres¹. C'est le cas du philologue, érudit et futur homme d'État prussien Wilhelm von Humboldt, né à Potsdam en 1767. Au terme d'études consacrées, à Göttingen, à la philosophie et à l'esthétique, il a passé, du 3 au 27 août 1789 et en compagnie de son précepteur Joachim Heinrich Campe, qui relatera son séjour dans ses *Lettres de Paris* (1790)², trois semaines dans

¹ Voir É. François, « L'Allemagne et la Révolution française », dans *Allemagne-France. Lieux et mémoire d'une histoire commune*, Paris, Albin Michel, 1995, p. 97-101.

² Il sera fait citoyen d'honneur de la République en 1792, avec Schiller, Klopstock, et Pestalozzi.

une capitale en pleine effervescence révolutionnaire. Il a médité devant les ruines de la Bastille, assisté à une représentation *d'Atthalie*, aux débats à l'Assemblée nationale, à une séance de l'Académie française, entendu Mirabeau, parcouru la ville pour en admirer les monuments, visité l'Hôtel-Dieu et même la Morgue, effectué à Ermenonville un pèlerinage rousseauiste³.

Marié en 1791, il a résidé en 1794-1795 à Iéna, où il s'est intimement lié avec Schiller et Goethe, dont il a commenté et critiqué les œuvres, en particulier *Hermann et Dorothee*. Grand humaniste, il sera le premier recteur de l'université de Berlin. Linguiste accompli, il est l'auteur de *Prolégomènes sur Homère*, il a traduit Pindare et l'Agamemnon d'Eschyle et fut, par ses travaux sur les langues asiatiques, l'initiateur de la philologie comparée et des études d'anthropologie. Dès 1792, il a confié ses réflexions sur son expérience française à la *Berliner Monatschrift*, dans un mémoire intitulé *Idées sur l'organisation de l'État, à propos de la nouvelle constitution française* et, l'année suivante, il s'est fait le porte-parole de la bourgeoisie libérale dans un ouvrage politique marquant, *Essai sur les limites de l'action de l'État*, où, tout en considérant l'État comme une institution nécessaire, il souhaite en limiter étroitement les interventions.

Lorsque Humboldt revient, cette fois pour dix-huit mois et accompagné de sa femme et de ses deux enfants, s'installer à Paris, ce n'est pas en touriste, mais en savant curieux de science, de politique, de philosophie, mais aussi de culture, d'art, de littérature et de linguistique. Conscient aussi de se rendre au cœur de la civilisation moderne, lorsqu'il écrit à un ami, peu après son arrivée : « Mon séjour ici sera extrêmement utile. L'esprit moderne, surtout dans ses extrêmes et ses extravagances, n'est nulle part ailleurs autant chez lui qu'ici. La France a donné son orientation à la manière de penser de la fin de notre siècle⁴. » Esprit systématique, il ambitionne de découvrir les lois qui régissent le comportement humain ; anthropologue, il est en quête des caractères distinctifs des nations ; philosophe, il est impatient de confronter l'idéalisme allemand à l'empirisme

³ R. Leroux, *Guillaume de Humboldt. La Formation de sa pensée jusqu'en 1794*, Paris, Les Belles Lettres, 1932, p. 55-58. Humboldt s'était rendu à Ermenonville en compagnie de son précepteur, ce qui ne surprend guère, Campe étant un fervent de Rousseau. Voir W. Welzig, « W. von Humboldt und Frankreich », *Revue de littérature comparée*, XXXVIII, 1964, p. 499.

⁴ Cité par E. Beyer, « Lectures », dans W. von Humboldt, *Journal parisien (1797-1799)*, trad. par É. Beyer, Le Méjan, Actes Sud, 2001, p. 324.

français. Arrivé le 18 novembre 1797, il repartira à la fin du mois d'août 1799, le hasard ayant ainsi situé son séjour du lendemain du coup d'État du 18 fructidor an V à la veille de celui du 18 brumaire an VIII. Au cours de cette période, il a tenu avec le plus grand soin un journal⁵ où il a consigné observations et réflexions. Son propos est défini dès les premières lignes :

Ces pages contiendront de brèves notes sur tout ce que, jour après jour, j'ai vu, appris, lu ou pensé et qui m'a semblé digne d'être conservé. Elles me serviront à constituer un répertoire de matériaux qui nourrira mes travaux sur la connaissance des hommes et des nations. [...] Le seul objectif qui doit toujours prévaloir est de préparer mes véritables travaux sur la connaissance de l'homme et son éducation (15-16).

Retrouvailles obligent, il flâne à droite et à gauche, prenant des notes ou se contentant, comme un photographe, d'un instantané. Pressé par ses enfants, il a parcouru le Jardin des plantes, dont il décrit avec complaisance les principaux pensionnaires. Seul, il est allé admirer les manuscrits de la Bibliothèque nationale et a visité l'Institut des aveugles travailleurs où Haüy leur enseigne la musique et à lire sur des lettres en fonte. L'Hôtel-Dieu ne s'est pas amélioré : salles immenses, malodorantes et obscures encombrées de trop nombreux lits, mauvaise nourriture. Cette fois, Humboldt ne s'est pas rendu à Ermenonville, du reste moins couru depuis que les restes de Rousseau sont au Panthéon, mais il a consenti une excursion jusqu'à Versailles, dont l'« architecture dénuée de beauté » ne l'a guère impressionné et qui, l'Ancien régime disparu, semble aujourd'hui un décor de théâtre à jamais figé. Le spectacle est parfois dans la rue. Le promeneur s'arrête pour écouter chanter deux filles entourées de badauds, l'une maigre, l'autre bien en chair, dont l'accent traînant et l'air malicieux soulignent les passages équivoques de leurs rengaines (45). Le 20 mars 1798, pour la fête de la Souveraineté du peuple, il a vu planter des arbres de la Liberté et défiler des cortèges et, quelques mois plus tard, sur le Champ-de-Mars, il assiste à des réjouissances populaires : joutes de

⁵ Dont nombre de feuillets sont malheureusement perdus. Le *Journal* a paru sous le titre *Materialien* dans les tomes XIV et XV de l'édition réalisée, de 1904 à 1906, par Albert Leitzmann pour la Königlich Preussische Akademie der Wissenschaften de Berlin.

canots sur la Seine, marches, discours, courses à pied, à cheval et en voiture, épreuve de lutte remportée par « un gros boucher ». Le philosophe fait la moue, mais observe qu'on n'a pas négligé la propagande idéologique destinée aux basses classes :

Deux colosses, le *fanatisme* (un prêtre habituel) et le *despotisme*, furent solennellement brûlés. Des hommes et des femmes en costume de théâtre apparurent sur deux chars bien décorés ; certains des hommes vêtus à la façon des gardes françaises. Ils représentaient le peuple français les jours du 14 juillet et du 10 août. Ils descendirent : on mit le feu aux figures [...] et l'on dansa tout autour. Un spectacle hideux ; à la fin, seules les têtes restèrent encore au bout des bâtons avant de tomber elles aussi ; seuls dansèrent de grossiers gaillards avec des catins pareilles à des garces débraillées. [...]. À quoi bon ces horreurs ? — Ceci se déroula durant la matinée avant l'apparition des ministres et des directeurs à l'autel de la patrie, il s'agit en d'autres termes de jeux pour le bas peuple (255).

C'est peut-être que chez les autres, les ardeurs révolutionnaires sont bien tiédies. Témoin par hasard de l'exécution d'un émigré, Humboldt constate qu'elle n'a provoqué « ni grand enthousiasme ni profonde horreur » (201). La religion non plus ne lui a pas semblé faire recette. Pour l'office à Notre-Dame, « il y avait peu de monde, surtout des femmes et des vieux simplement réunis près de l'autel » (65).

En quête de caractéristiques nationales distinctives en vue de la rédaction d'un *Plan d'une anthropologie comparée* qu'il médite alors et ne réalisera jamais⁶, le voyageur scrute les visages, fait des réflexions sur la psychologie ou le comportement, parfois découragé par une variété qui ne se laisse pas réduire à quelques lignes essentielles. Où diable se cache le type national ? « Pour ce qui est de la physionomie nationale des Français, [...] s'appuyer sur la forme des traits

⁶ Deux dissertations (*Plan einer vergleichenden Anthropologie* et *Das achtzehnte Jahrhundert*) sont entreprises de 1795 à 1797. La première devait constituer une théorie de la connaissance de l'homme, la seconde en appliquer les principes à la description du dix-huitième siècle. La tâche de l'anthropologue est d'atteindre l'originalité essentielle de chaque individu. Voir R. Leroux, *L'Anthropologie comparée de Guillaume de Humboldt*, Paris, Les Belles Lettres, 1958, p. 5. Ces textes ont été traduits : *Le Dix-huitième siècle— Plan d'une anthropologie comparée*, introd. par J. Quillien, trad. par C. Losfeld, Lille, Presses Universitaires, 1995.

pour en déduire quelque chose de général sera pratiquement impossible. On voit des visages de toutes sortes » (44). Ce n'est guère plus facile pour la psychologie : si les Français sont flatteurs, ne sont-ils pas pourtant plus désinvoltes que faux ? (232) Peuple malaisé à analyser dans sa complexité : « Les Français sont froids ; mais cette froideur n'exclut pas la passion. C'est pourquoi leurs tragédies sont violentes et leurs comédies simplement pleines d'esprit. La chaleur et la cordialité leur sont complètement étrangères » (22). La lecture des lettres de Mirabeau à Sophie Monnier lui permet, croit-il, de mieux cerner le comportement sentimental et affectif. L'amour qui s'y exprime est sensuel, voluptueux, parfois grivois, produit d'une passion qui ignore le sublime et relève de l'imagination et du tempérament. C'est pour Humboldt l'occasion d'une dissertation qui anticipe sur les analyses de Stendhal dans *De l'amour*. S'il n'en partage pas toutes les vues, du moins l'Allemand développe-t-il lui aussi l'étude des modifications du sentiment amoureux sous l'influence des tempéraments nationaux :

Ce sentiment part donc du tempérament, ce qui est remarquable. Voilà une clé importante de tout le caractère national français ! Le mouvement du caractère et le genre d'imagination qui agit sur lui déterminent la passion, l'esprit et tout. [...] Ardeur, tempérament, passions dominant donc cet amour, plus que son objet, et de manière excessive. Là réside la différence qui l'oppose à l'amour élevé et idéal : l'amour allemand relève de ce dernier, bien qu'il en atteigne rarement la force puisque toute ardeur lui fait défaut. Chez les Italiens, la sensualité est plus grande encore mais le cœur moins présent, l'imagination étant plutôt occupée par le jeu. Chez les Français, cet amour s'avère différent, il n'est en rien galanterie ou vanité ; il s'étend simultanément aux sens, au cœur et à l'âme, faisant véritablement preuve d'un certain héroïsme dans son dévouement et dans son unité sentimentale. Il ne naît pas seulement de l'ardeur sensuelle, mais de celle du caractère en général, et la valeur de Mirabeau se révèle en ce que ce sentiment traverse néanmoins toute l'énergie de son esprit (216-217)⁷.

⁷ L'anthropologie selon Humboldt relève ainsi de la moderne caractérologie expérimentale, de la psychologie différentielle et de la psychologie sociale. Voir J. Quillien, *L'Anthropologie philosophique de Guillaume de Humboldt*, Lille, Presses Universitaires, 1991, p. 324.

Quand il ne pourchasse pas l'archétype national, Humboldt se tourne vers la situation politique et les institutions. Il suit de près l'actualité, mais s'efforce aussi de comprendre la marche des événements antérieurs à son arrivée. Non content de dépouiller la presse du jour, il lit dans les journaux des mois précédents le compte rendu des séances des assemblées et analyse la confrontation, de plus en plus aiguë, entre le pouvoir exécutif, aux mains des républicains, et les Conseils, où dominent les contre-révolutionnaires⁸. En juillet 1798, à Saint-Cloud, il observe que le régime est impopulaire et que les mécontents le disent impunément : « C'est incroyable à quel point on s'exprime librement et de manière antirépublicaine dans ce lieu, comme dans d'autres jadis fréquentés par la cour. On se cache à peine de la haine que l'on voue à l'actuel gouvernement, du désir et aussi de l'espoir que l'on a de voir les choses changer » (183). Chez M^{me} de Vandeul, la fille de Diderot, où on lui raconte des anecdotes sur la Terreur, il enregistre les mêmes réactions et l'espoir d'un retour à l'ordre :

Aucun des convives n'était attaché à la Révolution en tant que telle, parmi eux quelques aristocrates convaincus. À les entendre parler et à les voir, on peut trembler pour l'avenir. D'une part, ils prennent quasi unanimement le parti de se rallier aussi peu que possible à l'ordre nouveau, d'autre part ils confortent leurs enfants dans leurs propres principes antirépublicains ; et, ce qui est peut-être pire encore, ils les laissent traîner oisifs, refusant tout bonnement qu'ils prennent une part active dans le gouvernement, dans les bureaux et dans l'armée. [...] Vandeul, qui est un homme raisonnable, dit à ce propos [...] qu'aussi longtemps que vivraient ceux qui avaient connu 1789, il en serait ainsi, et il y aurait toujours quantité de gens [...] pour faire jurer haine et vengeance à leur progéniture (132-133)⁹.

Rien n'échappe à la curiosité du voyageur : les délibérations du Conseil des Cinq-Cents sur la célébration civile des *décadis*, les impôts sur le tabac, le système de perception des taxes, la réduction des rentes viagères, l'arrêté du Directoire destiné à établir dans tous les départements « des équivalences entre poids et mesures

⁸ Voir l'analyse de É. Beyer, « Lecture », p. 325.

⁹ Il signale aussi que l'éducation s'est détériorée, surtout sous la Terreur, quand les enseignants invitaient les enfants à insulter leurs parents (p. 132).

anciens et actuels », les propositions concernant la police des cultes, l'abolition des cercles constitutionnels, clubs et sociétés populaires, la réforme de la procédure criminelle ou la loterie nationale. En bon historien, il procède à une soigneuse collecte des faits, dont il tâchera ensuite de déceler les causes et de dégager les conséquences. Sans négliger d'ailleurs les informations orales. Chez M^{me} de Vandeul, chez qui il est reçu à plusieurs reprises, il interroge M. de Vandeul, retour de province : « Les paysans sont fort satisfaits, rapporta-t-il, et vivent dans de bonnes conditions : ils vendent cher pour peu de frais et paient peu de contributions, étant pour la plupart métayers ; même propriétaires, ils sont peu ponctionnés » (73). En août 1798, mieux informé par un ancien directeur de la Compagnie des Indes, il rectifie en constatant que la déflation entraîne une importante baisse des prix. Sans doute viande et pain ont-ils retrouvé les prix d'avant la Révolution, parce que boulangers et bouchers paient moins, mais le producteur agricole y perd : augmentation du salaire journalier, trop importantes réserves en bétail et en grains dues à deux années d'abondance, pénurie de la main d'œuvre, conséquence des guerres (196).

Pour prendre la température des milieux intellectuels officiels, il assiste aux séances publiques de l'Institut national créé deux ans plus tôt. Éclectique, il entend des exposés sur la propriété des termes et les constructions de phrases équivoques, écoute aussi bien débattre d'un projet visant à acheminer dans la Seine les quelque 16 000 pieds cubes quotidiens de déchets des rues que l'archéologue Mongez parler des gladiateurs et de sculpture antique, Villeterque lire un mémoire sur l'expérience philosophique, « verbiage dont il n'était même pas possible de saisir les idées principales » (113), ou Roederer donner connaissance d'une étude sur la langue chinoise. C'est à l'Institut que Humboldt aperçoit le héros de la campagne d'Italie. Élu le 25 décembre 1797 dans la classe des Sciences physiques et mathématiques, section de Mécanique, Bonaparte siégea pour la première fois le 4 janvier 1798. Humboldt se montre curieux comme tout le monde, ce qui nous vaut un portrait incisif de l'homme du jour, un jeune général dont la gloire n'était pas sans inquiéter un peu le Directoire :

J'ai assisté à la séance de la première classe de l'Institut national à laquelle Bonaparte est apparu pour la première fois, au lendemain de sa nomination. [...] Tous les

regards étaient rivés sur lui. Il est menu, a une petite tête et, d'après ce que j'ai cru remarquer, des mains petites et fines, même pour sa stature. Son visage est plus allongé que rond, et très émacié. [...] Il a de grands yeux, enfoncés et bien dessinés ; le nez quelque peu arqué mais non recourbé, fort effilé et qui se découpe finement ; la bouche et le menton très virils, volontaires, [...] la lèvre supérieure est plus saillante que celle du bas, et la ligne qui va de la commissure à la naissance du nez un peu tendue, sans que cela donne pour autant l'air dur ou hautain. [...] Il a un certain clignement d'yeux qui fait remonter la paupière inférieure, [...] ce qui ne donne jamais une impression de grandeur, mais toujours de petitesse. Il était habillé très simplement, un habit et un paletot bleus. [...] Sa physionomie générale n'a rien de fort, ni de particulièrement déterminé et exprime de toute façon des qualités bien plus intellectuelles que morales. Il semble calme, réfléchi, modeste et en même temps d'une fierté ferme et légitime. [...] Parfois son visage prend une expression dure et tranchante. [...] Son visage est entièrement moderne et, selon moi, plus français qu'italien. En raison de l'intellectualité de son expression, il pourrait concourir à l'idéal moderne. [...] Bonaparte a non seulement quelque chose de fort réfléchi et sérieux, mais aussi un trait de mélancolie dans son aspect extérieur, principalement dans le ton de sa voix (28-29).

Le moyen, dans une ville tenue pour la capitale culturelle européenne, de ne pas se rendre au spectacle ? Humboldt n'y manque pas, mais porte sur le théâtre français, les auteurs et les acteurs des jugements généralement sévères. Les classiques consacrés n'emportent guère ses suffrages. Passe pour Thomas Corneille dont il a vu *Le Festin de pierre*, exécuté d'un trait — « Dénué de tout mérite » —, mais le grand Corneille, même interprété par des acteurs en renom, ne trouve pas grâce non plus. Tout cela lui paraît vieilli, poussiéreux. Voyez *Rodogune* qui met en scène « une passion monstrueuse, vile à en être contre nature », et surtout « tout à fait dans le vieux ton gigantesque » hérité de la chevalerie, des Espagnols et du culte de l'antiquité romaine (282-284). *Le Cid*, peut-être ? Pas davantage, car la pièce appartient à un « genre révolu », évoque des mœurs disparues et les sentiments exprimés n'ont rien de naturel. Le connaisseur du théâtre grec se révèle dans ce rapprochement : « *Le Cid* fait penser à Eschyle dans sa rigidité, dans sa pompe et dans l'évidence de sa forme artistique. Ainsi le dialogue entre les deux pères,

entièrement en monostiques » (289) — allusion à la stichomythie. Les *Horaces*, manquant de « catastrophe véritablement tragique », ne l'enthousiasment pas : la versification est monotone et le *qu'il mourût* prononcé par une femme ne convainc pas. Ne serait-ce pas un peu la faute des acteurs ? Bien sûr, on applaudit Talma, mais, comme les pièces qu'il interprète, « il est plus artificiel que naturel », il en fait trop, s'abandonne à son caractère : « Par rapport à la scène allemande, l'art est ici beaucoup plus visible, mais mal joué et outré, il fait penser aux forains et aux marionnettes. Chez nous, l'acteur cherche à représenter, par exemple, le Cid, tandis qu'ici, à déclamer ses vers et à gesticuler » (290). Quant à M^{lle} Raucourt, ni cœur ni sentiment, tout en affectation, observation qui conduit Humboldt à une réflexion plus générale sur la nature même de la tragédie française : « La seule observation de cette comédienne permet de répondre à d'intéressantes questions : le genre qui est le sien ne l'empêche-t-il point de jouer autrement et parfois de façon plus agréable ? Ces pièces peuvent-elles être traitées différemment ? Les Français en supporteraient-ils une autre interprétation ? » (78).

Racine n'a pas tenté le critique. Qu'est-ce que *Britannicus* sinon l'une de ces pièces inévitablement fondée sur la passion ? Le plan est faible et partout la rhétorique l'emporte. De l'élégiaque au terrible, pas plus d'indulgence. Chez Crébillon, *Rhadamiste et Zénobie* a de l'énergie, malgré de vieilles galanteries, mais on revient toujours à la même formule : « La clé de toute la tragédie française et de sa mimique se trouve dans l'idée de passion, et dans l'expression de celle-ci, revue à la manière française et surtout comprise comme *pathos*, souffrance » (118). Les tragiques plus récents n'ont rien renouvelé. La *Méropé* de Voltaire, c'est beau, mais : « Rien ne dérange, mais rien ne surprend » (261). *Brutus* est mal construit, l'amour y est mal amené, mais soit : « Je dois davantage étudier Voltaire ; il me semble qu'il y a chez lui vraiment beaucoup de grandeur et qu'elle est plus énergique que chez Racine » (275). Ce sera tout. Chez les contemporains, le *Thémistocle* de Larnac n'a ni éclat ni tragique, les passions sont fades, il n'y a pas d'action. Ne parlons pas de la forme : « Style et métrique sont aussi mauvais l'un que l'autre ». Quant à Laya, il s'est mêlé, hélas, dans *Falkland*, d'adapter *Caleb Williams*, roman de Godwin : « Tout, donc, est vraiment très mauvais. [...] Cette pièce n'est le plus souvent qu'une simple pantomime. Elle fournit une preuve supplémentaire de ce que les Français, quand ils imitent les étrangers, ne saisissent

que l'anecdote et la médiocrité. S'il est un moyen de rabaisser encore davantage la scène française, il suffit de lui injecter des romans anglais » (128-129). Restait le grand homme de la scène révolutionnaire, Marie-Joseph Chénier. Il fallait voir son fameux *Charles IX*, dont Danton disait qu'il portait le coup fatal à la monarchie. Déception : plan mauvais, finale misérable, ni unité ni suspens, des discours et des sentences. C'est bien français : creux et élégant : « Dans ces discours apparaît la nation. Y chercherions-nous de l'esprit, des réflexions empreintes de nouveauté ou de profondeur, nous n'y trouverions que des maximes limpides, voire communes, qui, bien qu'interpellant tout un chacun, n'en demeurent pas moins dites avec précision, élégance et éloquence » (292). De Chénier, Humboldt a vu encore *Fénelon*, assez mal joué, sauf par M^{me} Vestris, bien qu'elle exagère et s'égosille. Mais que voulez-vous ? Encore et toujours les tirades sur le fanatisme, la tolérance, l'humanité : « Rien que des maximes mille fois ressassées, mais qui, parce qu'elles sont exprimées avec clarté et solennité et que ce genre est apprécié, sont pourtant applaudies avec ferveur » (39-40)¹⁰.

Les comiques ne sont pas mieux lotis. *Le Glorieux* de Destouches est d'un beau style, mais où sont les caractères et l'intrigue ? Dans *Le Vieux célibataire* de Collin d'Harleville, les acteurs s'échinent à faire rire d'une intrigue « totalement dépourvue d'esprit comique ». Seule *La Mère coupable* de Beaumarchais, qui manque pourtant de « traitement convenablement poétique », obtient un *satisfecit* prononcé du bout des lèvres : « Toute la pièce s'apparente beaucoup à nos drames ; le comique y est rare et mal amené, le dernier acte presque tout à fait oiseux, sinon l'intrigue est assez bien conduite » (237).

Ce qu'il n'enregistre pas sur le vif, Humboldt l'apprend dans les livres et entreprend, en particulier, de lire les pièces qu'il n'a pas eu l'occasion de voir. Lecteur attentif, exigeant, qui prend des notes abondantes, en homme qui entend garder trace de ce qu'il a lu. Rares sont les auteurs ou les œuvres laissés sans commentaires. *L'Agamemnon* de Lemercier n'a pas enchanté l'admirateur d'Eschyle : « petite pièce... passages plats et longs », et pas davantage le *Fernand Cortez* de Piron, dépourvu d'action tragique, ni *Caliste* et *Astarbé* de Colardeau,

¹⁰ En revanche, il a apprécié son poème à la mémoire du général Hoche, lu le 24 décembre 1797 à une séance publique de l'Institut, qui a donné lieu à une discussion sur l'universalité de la langue française (p. 17).

sans intérêt. Regnard est surfait : *Le Joueur* est « un caractère inintéressant, ennuyeux de bout en bout » et le personnage du *Distrait* est « au-delà de toute crédibilité et de toute spontanéité » : comme d'habitude, « manque de naturel, de vérité et de finesse ». Quinault ne le retient pas. Son *Armide* ? « Une simple rimaille, une féerie misérable avec de la galanterie », et *Persée, Proserpine ou Phaéton* sont franchement mauvais, pour ne rien dire d'*Astrate* — « rien que de l'amour et des sentiments alambiqués » ou de *La Mère coquette*, sans « force réellement comique ».

On pouvait s'attendre à voir Humboldt accorder davantage à Molière, dont il s'est appliqué à lire une douzaine de pièces, mais ce n'est guère le cas. Bon nombre de comédies lui tombent des mains : *Sganarelle ou le Cocu imaginaire* est « simplement ridicule pour le spectacle et pour le peuple », *Georges Dandin* est « une farce assez grossière, pas particulièrement spirituelle », *Les Fourberies de Scapin* « une farce de Plaute », *L'École des maris* une « petite comédie », *Les Précieuses ridicules* « une simple farce », *Le Médecin malgré lui* « une farce en prose, simplement grossière » et *Le Malade imaginaire* « n'apporte rien à l'idée de comédie ». Peu d'œuvres trouvent donc grâce aux yeux du critique. Une mention honorable pour *Les Femmes savantes*, « pièce pleine de scènes hilarantes » mais dont l'intrigue manque d'intérêt, une moue d'approbation pour *L'École des femmes* qui, quoique « trop fruste » pour la langue et les mœurs, fait rire, un coup de chapeau au *Bourgeois gentilhomme*, où l'on goûte « beaucoup de vérité dans les caractères... beaucoup de traits franchement drôles », un applaudissement pour *L'Avare*, qui est « dans le goût de la comédie tardive des Anciens » mais pêche par l'in vraisemblance de l'argument.

Serait-ce que Humboldt ne concède son admiration qu'aux chefs-d'œuvre incontestés ? Pas même. Voyez ce *Misanthrope* dont on parle tant. Eh bien, il manque de comique sans avoir « le sérieux satirique de la grande comédie » et les caractères ne sont ni vivants ni individuels. Bref : « Si l'on prend tout cela en compte, l'ensemble est terne et point assez divertissant » (154). *Tartuffe* peut-être ? Sans doute, il y a de la drôlerie, « mais l'humour manque de sel, les sentiments d'énergie », et les personnages de relief Résumons : « Le défaut principal me paraît provenir d'un excès de raisonnements dialogués sur les mœurs et sur l'époque.

C'est pourquoi il manque : 1° un vrai enjouement, 2° une action intéressante, 3° des caractères vivants inscrits dans l'action et, enfin, 4° un vrai dialogue » (155).

De telles appréciations ne sont pas de nature à inspirer confiance dans les goûts littéraires de Humboldt, qui s'efforce cependant d'expliquer ses réactions peu positives. Selon lui, Molière veut faire rire en accentuant les traits comiques et en mettant en scène, soit l'homme corrompu par les vices ou les petites gens du siècle, soit l'homme vertueux. Échec dans les deux cas. Dans le premier, ses portraits, trop datés, ont perdu de leur intérêt ; dans le second, il n'a pas illustré « la vraie vertu élevée », mais seulement « l'amabilité sociale ». Humboldt conclut donc selon le Rousseau de la *Lettre à d'Alembert* : « C'est pourquoi Molière a fait du misanthrope le caractère dont on rit et de Cléante, celui que l'on approuve » (157). Mettant au-dessus de tout le comique shakespearien, Humboldt reproche surtout à Molière un défaut d'universalité et l'inaptitude à diversifier les caractères, les intrigues et les ressources du comique. La sentence finale est donc sans indulgence pour celui qui n'est en somme qu'un farceur sans véritable génie :

Ce qu'on appelle l'esprit, l'enjouement, la force comique au sens d'Aristophane et de Swift lui fait défaut. Molière est comique grâce à la représentation de caractères qui le sont par nature, c'est pourquoi chez lui le comique même perd de sa force. Il peint avec une vérité et un naturel incroyables, en vrai poète. [...] Il a le sens de la nature simple et fruste. [...] En cela, il est moins ennuyeux et moins conventionnel que les Français qui lui succéderont, mais c'est aussi pourquoi ses caractères manquent de variété, de richesse. [...] Il ne saisit les caractères et la nature que dans leurs grands traits. [...] Il ne rend jamais les nuances, mais ne crée point davantage d'archétype raffiné et accompli. D'où l'uniformité de toutes ses figures secondaires. Ses intrigues sont ce qu'il y a de plus critiquable. Sa fable est rarement plus qu'un cadre où faire évoluer ses caractères. [...] Les situations comiques ne lui réussissent pas particulièrement. Elles sont souvent forcées. [...] Le dialogue et les mœurs fleurent grandement la rudesse de l'époque. Dans l'ensemble, Molière est donc un véritable poète, un vrai peintre d'après nature, qui possède pleinement le sens de celle-ci, sans fard. Mais il n'est ni un génie pénétrant, ni un véritable artiste, capable de rendre la nature dans son unité par la beauté et la totalité de la composition, ni un homme profond. [...] Son talent pour la farce est peut-être ce qu'il possède de meilleur et de

plus artistique. Il ne donne pas sa pleine mesure à la comédie. À côté des pièces de Molière, *La Métromanie* de Piron s'impose comme un chef-d'œuvre (157-158).

Humboldt ne s'en tient pas au théâtre et ne recule pas devant les lectures substantielles¹¹. Les *Mémoires* du cardinal de Retz l'ont fasciné parce qu'ils mettent en évidence les structures hiérarchiques de la société française du siècle précédent, le rôle de la noblesse et les intrigues de cour, le tout définissant une nation foncièrement « aristocratique » dont les dirigeants considèrent fort peu « le bien-être du peuple ou sa misère » (97-99). Curieux d'ouvrages historiques et philosophiques, il glane à droite et à gauche, réservant une attention soutenue aux figures les plus marquantes, exécutant les autres d'une phrase. *L'Histoire philosophique de la Révolution*, par Des Odoards, médiocre et bourrée de « raisonnements oiseux », mérite à peine une ligne et ce n'est pas la *Vie de Voltaire* de Condorcet, partielle et du reste assez mal écrite, qui lui fera prendre une haute idée du genre biographique à la française¹². Un ami lui ayant communiqué le manuscrit des quinze premiers chapitres du *Nouveau Paris* de Mercier, il y trouve « de jolis chapitres », mais « rien de précisément intelligent », l'auteur étant un peintre plutôt qu'un analyste : « Il dépeint beaucoup les Français comme de bons bourgeois et pères de famille. De bout en bout prévaut cette approche que l'on qualifie ici, depuis Diderot, de philosophique » (75). Les philosophes le déçoivent souvent, sauf l'abbé Sicard, l'instituteur des sourds-muets, dont il tient la *Grammaire* pour « un ouvrage génial » (297). Reçu à déjeuner chez le naturaliste et physicien matérialiste Jean-Claude de Lamétherie, futur professeur de sciences naturelles au Collège de France, Humboldt a pris connaissance de ses *Principes de philosophie naturelle*, condamnés sans appel : « Il est censé étudier et déterminer la certitude des connaissances humaines. Il est on ne peut plus fade, mais authentiquement français. Il n'y a là pas une bribe de pensée abstraite » (103).

¹¹ Il a lu les *Essais* de Montaigne, mais ses commentaires ont malheureusement disparu (26 septembre 1798, p. 260).

¹² « Voltaire est toujours présenté dans cet écrit comme le philosophe en lutte contre les préjugés, comme Hercule. Dans cette lutte, il avance tantôt avec droiture, tantôt contraint à la ruse et c'est ainsi que même ses flatteries sont excusables. Cela est le sens propre que les auteurs français donnent au mot : philosophe. [...] Condorcet a peu de mérite à cette biographie ; elle est écrite dans un style sec et ennuyeux. Il voulut lui-même être philosophe au sens où l'entendait Voltaire, sans avoir de génie. Même son propre héros, il parvient à le faire apparaître plus petit » (p. 257-258).

Restent les plus grands. C'est nourri de Kant et de Jacobi et avide de découvrir des idées neuves en métaphysique, qu'il aborde quelques-uns des vingt-trois volumes des *Œuvres complètes* de Condillac. Il a donc commencé par l'*Essai sur l'origine des connaissances humaines* qui a le mérite de liquider les idées innées de Descartes et qui, renversant « la fière métaphysique ancienne », semblait en promettre une autre, « plus sûre ». Quelle déception ! Rien de métaphysique là-dedans, du pur sensualisme et l'on ne sort jamais du champ de l'expérience (88-92). Le *Traité des sensations*, jugé ennuyeux et prolix, s'attire les mêmes reproches : « L'erreur fondamentale de cet écrit provient à nouveau de ce qu'il ne relève ni de la métaphysique ni de la psychologie et qu'en fait, il ne peut servir à rien. Il ne s'extrait pas un seul instant des phénomènes bien qu'il veuille les expliquer dans leur ensemble » (141). La fameuse trouvaille de la statue relève « de la poésie anodine », c'est de la philosophie pour les dames. Quant à la *Dissertation sur la liberté*, tranchons net : « Elle est éminemment insignifiante » (142). Humboldt lâchera prise après le *Traité des animaux*, expédié en ces termes : « Un écrit important car il met en pleine lumière la niaiserie du système de Condillac » (146).

En cette année 1798, Jacques-André Naigeon faisait paraître, en quinze volumes, une édition des œuvres de son maître Diderot¹³. Une partie des commentaires de Humboldt a malheureusement disparu et l'on ne saura pas ce qu'il pensait des *Bijoux indiscrets* ou encore de *La Religieuse* et de *Jacques le Fataliste*, connus depuis peu. Les notes conservées sont généralement brèves. *L'Entretien d'un père avec ses enfants* l'enchanté : « Une des pièces les plus admirables de Diderot ; un chef-d'œuvre pour son art de mener un raisonnement philosophique de manière tout à fait éclairante et divertissante, nonobstant décisive quant au fond ; aussi pour son talent à peindre une vraie scène » (271). *De Térence* est signalé comme important pour la compréhension de la critique esthétique du philosophe, de même que l'*Éloge de Richardson*. Humboldt n'a pas trop goûté les *Principes de politique des souverains*, un écrit « toujours univoque et injuste » qui lui semble calomnier Frédéric II, mais d'autres textes le ravissent. Les

¹³ Voir M. Naumann, « Diderot und das " siècle des Lumières " in Wilhelm von Humboldt pariser Tagebüchern », dans *Thèmes et figures du siècle des Lumières. Mélanges offerts à R. Mortier*, Genève, Droz, 1980, p. 177-189.

inévitables *Regrets sur ma vieille robe de chambre* lui paraissent est-ce vraiment un compliment ? — exprimer à merveille l'esprit français : « Magistral, éminemment caractéristique et important. La pièce dépeint très bien la manière de Diderot et des Français en général. Beaucoup d'apprêt, beaucoup de bruit sur soi et sur sa philosophie » (272). Un texte peu connu, la *Satire première sur les caractères*, retient son attention de philologue et de linguiste en même temps que sa curiosité de lecteur que ne désarçonne pas la technique très particulière de Diderot : « Un morceau extraordinaire. Plein d'anecdotes décousues. Des paroles prononcées par des gens qui révèlent ainsi leur rang, leur caractère. [...] Pour la connaissance philosophique de l'homme, peu de chose à retenir. [...] En affaire de goût, il dépassait de fort loin les étroites limites du goût national français et aimait la nature et la vérité frustes anglaises. [...] Dans les explications philologiques, il n'est pas très heureux » (272). En définitive, parmi les textes sur lesquels un commentaire a été conservé, c'est l'*Essai sur les règnes de Claude et de Néron* qui s'inscrit au premier rang. Certes, l'ouvrage est partial, les charges furieuses contre Rousseau sont indécentes et injustes, il y a des erreurs, Sénèque est présenté trop favorablement et Voltaire trop encensé, mais le tout passe dans « une éloquence dont on peut à peine se rendre compte ». Et quelles tirades contre les prêtres, sur le fanatisme, la liberté, « le droit du peuple à résister » quand les droits de l'homme sont bafoués ! Surtout, Humboldt apprécie la démarche discontinue de Diderot, nullement déconcerté par ses digressions : « Un écrit des plus intéressants en ce qu'il reflète tout à fait la particularité de Diderot. Il ne s'agit point d'une histoire continue ni d'une analyse philosophique complète, mais d'un écrit qui procède par ruptures, toujours par digressions, souvent à la manière d'une lettre ou parfois même d'un dialogue » (269). Aussi dira-t-il à Goethe qu'il tenait Diderot pour « le seul Français vraiment génial¹⁴ ».

De Diderot à Jean-Jacques, qu'il connaissait peu ou point (229), il n'y avait qu'un pas. Comme toujours, Humboldt rédige de longs et minutieux résumés, parfois assortis d'extraits, et son *Journal* consacre plusieurs pages aux *Confessions* et aux *Rêveries*. Si, à l'égard des premières, il ne manifeste pas l'indignation de nombre de ses contemporains devant certaines révélations scandaleuses, elles ne lui inspirent cependant pour l'homme qu'une estime modérée. En bon protestant, il

¹⁴ Cité par M. Naumann, *op. cit.*, p. 182.

juge « répugnant » le concubinage avec Thérèse et se défie de la prétendue sincérité de Jean-Jacques, qui avoue lui-même avoir parfois enjolivé ses souvenirs. Le personnage lui paraît souvent, en dépit de sa grandiloquence, assez petit et surtout préoccupé de lui-même, considération qui inspire à Humboldt une explication originale : « Il n'accède jamais à la grandeur véritable, demeurant toujours mesquin et égoïste. [...] Un tel homme est né pour être solitaire. Mais cela relève de son ardeur et de la manière qu'il a d'être lui-même. Que l'on n'oublie jamais son onanisme ! » (234). En revanche, quelques lignes fameuses des *Rêveries* l'ont ébloui : « Une *Promenade* distinctive, la cinquième, est consacrée à son amour pour le calme et la rêverie et c'est la plus divine. [...] Un passage véritablement divin, remarquable aussi quant à la langue » (235).

C'est toutefois au penseur politique qu'il s'intéresse au premier chef, toujours suivant la même méthode du résumé systématique et de l'« extrait » significatif. Il a peiné sur le *Contrat social*, texte difficile à propos duquel la Révolution a fait bien du tapage, peut-être, pense Humboldt, sans l'avoir vraiment compris. Car Rousseau n'a pas traité « le véritable système représentatif » et s'il est vrai qu'il a mis en lumière l'importance du pacte fondamental, il ne saurait pourtant être tenu pour le « fondateur d'un système véritablement valide ». Que lui ont emprunté, finalement, les révolutionnaires ? Simplement « les mots de liberté et d'égalité et, à cette dernière, il donne une signification dangereuse, presque favorable au système de nivellement » perspective qui devait déplaire à un penseur libéral. Rousseau est un théoricien dont les idées n'ont pas d'application pratique. À quoi bon ce chapitre ardu où il aligne des raisonnements mathématiques, des rapports, des comparaisons ? « On ne comprend pas immédiatement et l'on finit par se demander si ce qui se vérifie *in abstracto* par ces critères peut aussi l'être dans les faits. Mais cela est fort français » (224). Son législateur vient tout droit de Platon, sa religion civile est chimérique et intolérante, son déterminisme des climats (emprunté à Montesquieu) est mécanique. La conclusion le montre bien, Rousseau n'est pas non plus son grand homme, parce que, obsédé par le mirage genevois ou romain, il n'a pas su bâtir pour l'avenir :

Rousseau avait-il en général une intelligence politique ? Je le crois, mais uniquement dans une perspective critique (puisqu'il vit et ressentit la misère d'un peuple asservi

et docile) et non constructive. Il manqua ce que l'on peut réaliser avec la liberté, il voulait de petits États, des échanges limités, rien de grand, rien de construit sur les progrès de l'humanité, d'où sa vision des Anciens où il en vient presque à louer l'esclavagisme. [...] Il faut étudier la Constitution de Genève pour voir ce que Rousseau en a extrait (224-225)¹⁵.

Observateur du mode de vie, des mentalités, voire des divertissements de société¹⁶, Humboldt est aussi avide de rencontrer les représentants de la vie artistique et littéraire et transforme volontiers son séjour en pèlerinage intellectuel. Comme le hasard fait parfois bien les choses, il a, le 1^{er} avril 1798, rencontré le général Bonaparte, Joséphine et Eugène de Beauharnais menés, au Jardin des plantes, par le peintre David. Le « héros italique », qui préparait alors sa campagne d'Égypte¹⁷, a fait simple et bon accueil au voyageur qui saisit l'occasion d'un portrait de groupe :

Nous trouvâmes, devant les éléphants, Bonaparte, sa femme et son fils. Avec elle, nous nous entretenmes beaucoup, elle est fort polie. Elle est petite et d'une jolie stature délicate, son visage a dû être plaisant et révèle de l'entendement ainsi que de la finesse. Cependant, c'est un de ces visages de femmes du grand monde, assez usé. Le teint jaune. Elle doit avoir plus de quarante ans¹⁸. Elle eut plaisir à voir les enfants et crut, lorsque mon fils parla allemand, qu'il était anglais. Lui admira la

¹⁵ Humboldt a lu aussi les *Considérations sur le gouvernement de Pologne*, où il décèle justement un essai – pas toujours convaincant – d'adaptation des idées du *Contrat social* à une réalité historique concrète, mais reproche à Rousseau « des idées empreintes d'une morale étriquée, une vertu crue ». Surtout, il redoute en lui le fondateur d'un dangereux nationalisme : « Combien cela s'apparente à la glorification d'un patriotisme aveugle sans pourtant s'interroger sur son sectarisme ! Un tribunal posthume pour les rois (chimères). En vérité, il ne s'en prend pas du tout à l'abolition des prérogatives de la noblesse » (p. 227-228).

¹⁶ Il enregistre, par exemple, le retour de la mode du jeu: « Ici, dans le grand monde, on joue d'habitude à la bouillotte, rarement au whist, seulement dans les petits cercles bourgeois au boston, jamais, même avant la Révolution, à l'hombre. Les grands cercles de jeu, par exemple celui de M^{me} Tallien, commencent tout juste à minuit pour se prolonger jusqu'au matin » (p. 268).

¹⁷ Humboldt en a entendu parler, comme tout le monde, et note, le 21 mars, qu'on parle d'un recrutement de savants, « des plus secrets et des plus exceptionnels », dont Berthollet, Dolomieu, Geoffroy, un minéralogiste, un antiquaire, un physicien, etc. (p. 79).

¹⁸ Née en 1763, Joséphine avait alors trente-cinq ans.

blondeur de Li [Caroline, sa fille], la caressa et, la main sur la hanche, la laissa passer sa tête sous son bras (83).

Les autres rencontres sont évidemment plus concertées et quelques-unes demeurent isolées, en particulier lorsqu'il s'agit de personnages salués ou entrevus dans les séances publiques de l'Institut. C'est là que Humboldt aperçoit le grammairien Wailly ou La Porte du Theil, le traducteur d'Eschyle¹⁹, Pierre-Louis Ginguené, collaborateur de l'importante *Décade philosophique*, ou Pierre Daunou, qui avait été, avec Lakanal, le créateur de l'Institut. C'est là encore qu'il fait la connaissance du naturaliste Lacépède, continuateur de l'*Histoire naturelle* de Buffon, et du grand navigateur Bougainville, « un vieil homme au visage insignifiant, qui porte un costume à la mode de l'ancien temps ». Il ne néglige pas non plus la visite des ateliers d'artistes, peintres comme Savage ou Carmontelle, celui-ci incapable de porter « un regard artistique sur les choses » ou de donner une âme à ses portraits (287), sculpteurs comme Julien, dont il admire une gracieuse baigneuse et la statue de Poussin destinée à la grande salle de l'Institut, et Roland, un élève de Pajou, dont il a fait le buste et surtout — comble du mauvais goût selon Humboldt — « un Caton qui met fin à ses jours, retenant d'une main ses entrailles dans la plaie » (100).

La plupart du temps, recommandé par l'un ou l'autre, le voyageur fait d'intéressantes rencontres dans les salons, à déjeuner ou à dîner chez M^{me} de Vandeuil et M^{me} Condorcet ou chez M^{me} Regnault de Saint-Jean d'Angély, connue chez Roederer. Pour tous, il a un mot, un coup de crayon. Chez son compatriote Oelsner, légat de la Prusse, il a vu le dramaturge Ducis, « un homme grand avec un visage large, un grand front proéminent, une bouche et des joues bien saillantes, très français », qui approuve toujours l'exécution de Louis XVI (67). Un autre homme de théâtre, Legouvé, l'auteur alors en vogue d'*Épicharis et Néron*, lui a fait piètre impression : « pétulant et arrogant... plein de préjugés nationaux »,

¹⁹ Humboldt a été peu satisfait d'un entretien avec le savant : « Il commit de singulières confusions jusque dans le nom des mètres et finit par reconnaître qu'il n'était pas sur ce point assez fort en grec » (p. 30).

préjugés qu'il croit découvrir aussi chez M^{me} Condorcet²⁰. Chez Bitaubé, traducteur d'Homère peu estimé de Diderot mais également d'*Hermann et Dorothee*, l'œuvre de Goethe dont s'occupe aussi Humboldt, il s'entretient avec le grammairien Domergue et surtout avec Bernardin de Saint-Pierre (20). Comme ils ont sympathisé, il a rendu visite, quelques jours après, à l'auteur de *Paul et Virginie*, qui l'a entretenu des ses *Harmonies de la nature*, mais que l'Allemand a trouvé buté sur des théories physiques parfaitement obsolètes²¹. En mai 1798, il se rend chez le physicien Charles, alors fameux pour ses ascensions en ballon et qui sera en 1804 l'époux de la belle Julie, immortalisée par Lamartine sous le nom d'Elvire. Mois après mois, toujours actif, toujours curieux, il a fait sa cour à M^{me} Helvétius et elle lui a présenté le médecin Cabanis, « un parfait matérialiste qui fait tout dériver du corps », mais personnage intéressant qui avait connu Diderot, d'Alembert, Turgot, Condillac, Voltaire ou Mirabeau. Chez Lamétherie, il déjeune avec Volney, l'auteur des *Ruines*, tout juste retour d'Amérique, un homme qui « parle peu, mais avec fermeté, coupant dans le propos et dans le ton » (184). Il a vu encore Jacques Delille, poète illustre dont il admire surtout la prodigieuse mémoire (208), croisé Mesmer — « grand, gros, trapu, avec un large visage ni exalté ni rusé, tout simplement insignifiant, [...] fort plat et commun » (276) —, présenté ses respects à Saint-Lambert, petit vieillard « doux et aimable » mais parfaitement insignifiant lui aussi et du reste plus fameux pour son interminable liaison avec M^{me} d'Houdetot que pour son fade poème des *Saisons* qui lui avait pourtant valu, trente ans auparavant, un siège à l'Académie française. Chez le jeune philosophe Degérando dont un essai venait d'être couronné par l'Institut, Humboldt, un peu interloqué, a entendu l'économiste Dupont de Nemours expliquer que la continence peut mener à la folie — ce qui ne devait pas surprendre un lecteur de

²⁰ « M^{me} Condorcet est d'un commerce aimable et raffiné, mais l'on voit qu'elle est suffisamment ferme et décidée pour vite devenir dure et grossière. On note parfois chez elle un certain dédain pour l'étranger et pour autrui. Dans l'ensemble, donc, fort française » (p.105).

²¹ « Visite chez Bernardin de Saint-Pierre. Un homme âgé, mais vif, qui accueille facilement, parle beaucoup et aime à raisonner. Il écrit en ce moment un *essai sur les harmonies de la nature* dans lequel il cherche à déduire les lois de la morale des *rappports* entre l'homme et la nature. [...] Il parle bien et de façon intéressante. Seulement, il est regrettable qu'il paraisse moins aimer discuter de sujets moraux que de ses théories physiques, fausses à l'évidence. Aussi n'ai-je point réussi à le détourner de sa théorie sur les marées. Il est dans ces domaines étonnamment en retard et ne souffre aucun enseignement » (p. 35).

Diderot — et confesser que lui-même, trop longtemps éloigné des femmes, devenait volontiers irascible et violent (297).

Ces contacts mondains ne satisfont pas toujours Humboldt, esprit imperturbablement sérieux et avide d'entretiens substantiels, en particulier sur la métaphysique, la religion et la philosophie. Un jour, chez l'archéologue Gaspard Leblond et en présence de Louis Resnier, bibliothécaire à la bibliothèque Mazarine, de Jacquemont, successeur de Ginguené à la direction de l'Instruction publique, et de quelques autres intellectuels, il entend un exposé de Charles Dupuis, jadis licencié en théologie et auteur d'un ouvrage important, *L'Origine de tous les cultes*, paru en 1795, où il cherchait l'explication des légendes mythologiques dans les observations astronomiques réalisées par les anciens, les divinités de la fable n'étant que les constellations divinisées par l'imagination et la crédulité. Bien entendu, on ne tarde pas à glisser de la mythologie au christianisme et Humboldt s'effare d'un esprit d'irréligion qui lui paraît imputable, non seulement aux efforts révolutionnaires de déchristianisation, mais à la nature même du catholicisme :

Ils refusèrent absolument d'admettre qu'il fallût encore se demander si l'État devait prendre en compte la religion, s'il pouvait l'utiliser et de quelle manière. Ils furent convaincus que le système de Dupuis était un moyen sûr d'ébranler la superstition chrétienne et qu'il devait par conséquent être enseigné dans toutes les écoles ; que s'il devait même un jour y avoir une religion, il faudrait que ce soit une religion solaire de cette nature, bien plus élevée et plus sublime. Au travers de toute la discussion, je vis qu'ils ne possédaient absolument aucune notion et encore moins d'intuition de la religiosité chez autrui ; que le terme de religion ne les renvoyait qu'au culte, au diable et à l'Enfer, à la peur et à l'espérance ; que l'idée protestante de voir dans le Christ le grand bienfaiteur du genre humain leur était complètement étrangère. [...] Ils furent tous plus ou moins d'accord pour dire que le peuple, la *populace*, ne pourrait jamais être éclairé, qu'il devrait toujours y avoir des gens pour porter l'eau, couper le bois, etc. (Il est impardonnable de croire cela en France où le peuple est aussi magnifique. Le bien-être doit croître, les revenus augmenter, alors la réalité matérielle aidera la réalité morale à se relever) [...] Enfin, je vis qu'ils n'avaient jamais de religion dans le cœur, mais seulement de la superstition devant les yeux, une animosité véritable et constante à l'endroit du christianisme qui les

empêchait d'en jamais parler avec sérénité, jamais avec philosophie, mais seulement avec passion et raillerie. La faute en revient bien sûr au catholicisme et cela est moins imputable aux individus qu'au caractère misérable de la précédente constitution religieuse. En revanche, combien le protestantisme a agi favorablement (210-211).

Le cheval de bataille préféré de Humboldt demeure cependant la métaphysique, à propos de laquelle il est toujours impatient de confronter les pensées française et allemande. On en parle chez Pierre Laromiguière, autrefois membre de la congrégation des Doctrinaires, disciple de Garat à l'École centrale et proche de Condillac (183). On en débat aussi, le 31 janvier 1798, chez Dominique Garat lui-même, ministre de la justice après Danton et de l'intérieur après Roland, dont l'épouse l'appelait « un eunuque politique ». Il avait professé à l'École normale une *Analyse de l'entendement humain* bien faite pour appâter Humboldt. Comme il vivait dans une seule pièce, sa femme était contrainte d'assister à toutes les discussions²², dont celle que Humboldt, qui le juge intelligent mais un peu prolix, amena au sujet de Kant (47-48). Les joutes les plus importantes se déroulent à Auteuil chez le sensualiste Destutt de Tracy qui, à l'époque, n'a encore rien publié et n'en disserte que plus volontiers. Humboldt l'a scruté en anthropologue, pour constater qu'il « n'est pas exactement une tête des plus admirables, peut-être point même une tête métaphysique » — défaut majeur à ses yeux. Lors de leur première rencontre, il s'est borné à tâter le terrain : « Nous eûmes une longue conversation métaphysique. Au cours de cette dernière, je cherchai simplement à faire le tour de la philosophie allemande pour aborder tous les points sur lesquels les deux philosophies se séparent et sur lesquels il faut commencer par s'entendre si l'on souhaite rendre possible leur rencontre. [...] En un deuxième temps, j'abordai la morale et le sentiment de faire le Bien en vue du Bien » (108). En une autre occasion, on débattit à loisir de Kant (170), mais c'est le 28 mai 1798 qu'eut lieu ce que Humboldt appelle une « rencontre métaphysique » entre Jacquemont, Cabanis, Destutt de Tracy, Laromiguière et Sieyès d'une part, et Claude Perret, élève de Fichte à Iéna, Cari Brinckman, diplomate et poète suédois, et Humboldt

²² Il s'agit bien de Garat et non, comme dit W. Welzig (*op. cit.*, p. 503), de Condillac, du reste mort en 1780.

lui-même de l'autre. Le temps de s'échauffer et les voilà s'empoignant sur la métaphysique allemande, les mathématiques ou la nécessité d'un principe dans les sciences. Ce fut naturellement un beau dialogue de sourds et la rencontre eût sans nul doute diverti Voltaire :

L'entretien dura de dix à quinze heures. [...] La raison pour laquelle nous ne parvenons point à nous mettre d'accord est la suivante : toute philosophie a pour fondement la pure intuition du Moi hors de toute expérience, soit expressément, en partant d'elle directement ainsi que le fait Fichte, soit tacitement, en montrant que l'explication des phénomènes y conduit, comme chez Kant. Les Français ignorent absolument cela, ils en possèdent aussi peu le sens que l'idée et, de fait, nous sommes toujours restés dans deux mondes différents (123-126).

On s'étonne un peu de compter, parmi les participants à cet affrontement mémorable, un abbé Sieyès dont on connaît surtout la carrière politique sous la Convention et le Consulat, mais le publiciste était aussi versé en métaphysique, en histoire, en économie politique, en mathématiques et en musique. Du reste, Humboldt a pris connaissance de ses *Œuvres*, parues chez Cramer, et particulièrement du fameux *Qu'est-ce que le tiers état ?* qui lui vaut de la part de son lecteur une estime tout même quelque peu réduite en finale : « Tous ces écrits sont d'une qualité exceptionnelle quant à leur contenu ; ils présentent le système représentatif avec une clarté et une perfection que je n'ai encore jamais trouvées ailleurs. Il ne pousse jamais ses démonstrations aussi loin que notre droit naturel allemand, mais toujours assez pour satisfaire le bon sens » (68). Mis en sa présence, il observe que le personnage parle avec assurance et surtout qu'il tient, bien qu'ayant voté la mort du roi ne lui prêtait-on pas les mots « la mort sans phrases » —, à ne pas passer pour un extrémiste et à rappeler qu'il haïssait Robespierre, qui le lui rendait bien : Il me donna l'impression de parler de bon gré de lui-même et de son parcours révolutionnaire. Il n'avait point eu l'ambition de se mettre en avant; il n'avait jamais voulu franchir les limites de la plus stricte honnêteté. Il sortait donc de cette révolution avec la conscience lipide. [...] Il avait continué à fréquenter la Convention sans jamais s'asseoir aux côtés de Robespierre, Marat, etc., n'avait jamais parlé avec le premier, mais lancé des sarcasmes à droite, à gauche sur lui ou

d'autres, et avait attendu le succès avec une fermeté stoïque. [...] Il ne s'y rendait que pour montrer qu'il n'avait point émigré. [...] Pour qualifier Robespierre, il employa aujourd'hui cinq ou six mots d'affilée, *l'atroce, l'ignorant, le puéril, l'absurde, le puant Robespierre* (113-114).

Lors de leur première rencontre, Sieyès avait affecté à l'égard de la politique un détachement et un scepticisme inattendus, mais son sérieux et son ton décidé²³ avaient impressionné Humboldt, qui déchantait quelques mois plus tard lorsque, une fois de plus, il mit son interlocuteur sur la métaphysique de Kant, que Sieyès jugea avec une désinvolture qui lui aliéna la sympathie de son visiteur :

Tout ce qu'il avait à dire à son égard était commun, mauvais et même inepte. [...] *C'est, dit-il, de la philosophie allemande ; au lieu de se rapprocher des objets, [les Allemands] les éloignent, et ils s'imaginent pour lors être profonds.* [...] Il qualifia juste après la métaphysique de *physiologie intellectuelle et morale*. [...] Il n'écoute point, ne se donne point la peine de comprendre ; je ne l'ai jamais vu acquiescer, tirer un enseignement de ma réponse ou demander un complément d'explication. Il possède de surcroît l'esprit de contradiction (130-131).

Parmi toutes les personnalités qui animaient le Paris du Directoire, Humboldt brûlait enfin de rencontrer celle dont on parlait le plus et qui s'entendait le mieux à faire parler d'elle — Germaine de Staël. Il s'est empressé de se procurer ses œuvres, appréciées sans trop d'indulgence, à commencer par son essai *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations*. Humboldt y découvre une apologie des passions bien plus que la manière de s'en prémunir. Selon lui, l'ouvrage manque son objet, mais il est sensible à l'éloquence du ton, à l'intelligence de l'auteur :

²³ « Il est d'apparence sobre, simple et sérieuse et, précisément pour cette raison, très imposant. [...] Il écoutait toujours jusqu'au bout, sans pourtant aider à développer une idée, n'allait jamais au-devant des autres, mais tranchait après coup de façon toujours concise et cinglante. Il me parla peu, mais parfois avec une certaine vivacité. Surtout de son aversion pour toute politique. Il dit clairement que cela ne servait à rien, absolument à rien, que chacun ne suivait que sa passion et non la raison» (11 février 1798, p. 57).

Le livre de Mme de Staël laissera froide toute femme digne de ce nom. [...] La passion y est prise et ressentie dans un sens restreint et cela constitue le vrai défaut de l'ouvrage. [...] Toute passion est dévorante par nature, mais celle qu'on voit ici s'avère vide. [...] Trouve-t-on un seul passage de ce livre qui prouve la force d'être heureux, alors que partout agit la force de ne pas l'être ? [...] Ici, tout est trop physique. C'est là le côté véritablement français du livre. [...] Ce livre a surtout le grand mérite de tout voir et présenter de façon que le monde s'y reconnaisse. Mais l'individu, et particulièrement l'homme instruit et noble, ne s'y retrouvent point. [...] Sinon, le livre dans son ensemble compte parmi les meilleurs par ses remarques judicieuses et par son style (167-169).

Mis en appétit, Humboldt s'est tourné vers les *Réflexions sur la paix adressées à M. Pitt et aux Français* inspirées à M^{me} de Staël par la chute de Robespierre et l'espoir de rendre à la France la paix et la stabilité en éliminant définitivement les Jacobins de la scène politique. La brochure le déçoit : « Tout cet écrit n'est pas très brillant. Si les idées qu'il contient sont saines, elles ne s'avèrent pas spécialement nouvelles. Aucune vision profonde sur la politique, qu'elle soit intérieure ou extérieure. [...] Le style est souvent très obscur. On n'observe nulle part des idées importantes sur la Constitution. Celles d'Angleterre et d'Amérique sont exagérément louées » (189). Humboldt se dira plus satisfait des *Lettres sur les ouvrages et le caractère de J.-J. Rousseau*, le premier écrit par lequel, en 1788, une jeune femme de vingt-deux ans avait d'emblée conquis une réputation dans le monde des lettres. Rousseau lui paraît bien compris, bien expliqué par la dominance des tendances passionnelles et l'égoïste repli sur soi, le tout dans « un style bien senti et joliment composé » (202-206). Mais il hausse les épaules devant une *Épître au malheur*, médiocre et dépourvue de poésie, et devant l'*Essai sur les fictions*, moralisateur et injuste à l'égard d'Homère « qu'elle ne sait absolument pas » (207).

S'il lisait M^{me} de Staël, il entendait aussi beaucoup parler d'elle, car commérages et cancans vont bon train. On chuchote un peu partout qu'elle ne se remettra pas avec son mari, dont elle est séparée. Le porte-parole de la légation suédoise a confié à Humboldt « que, dans son apparence et son commerce, elle est très *virago*. Une mauvaise mère et épouse, mais une amie fort fidèle et dévouée » (61). Chez M^{me} de Vandeuil, on l'assure que Germaine a été élevée très — trop —

librement pour évoluer à l'aise dans les sociétés masculines : « Dès l'âge de quinze ans, non seulement elle fréquentait tous les salons en compagnie de sa gouvernante, qui gardait bien sûr un œil sur elle, mais sa mère la chargeait aussi très souvent d'entretenir toute seule la société qui se réunissait chez elle en grand nombre » (186). Chez M^{me} Condorcet, on parle sans détours de ses « attachements extérieurs » — la dame liquidait le passé avec Narbonne, préparait l'avenir avec Ribbing et occupait le présent avec Benjamin Constant —, et l'on explique qu'elle est entièrement dépourvue de certaines qualités féminines : « Elle était par exemple complètement indifférente à ses propres enfants ; qu'ils soient à ses côtés ou de cent lieues éloignés d'elle, cela lui était entièrement égal. On ne pouvait même pas lui en faire le reproche puisqu'elle était radicalement dépourvue de tout sentiment maternel. [...] Elle avait avoué à M^{me} Condorcet qu'elle ne supportait pas d'être seule » (193). Chez M^{me} Condorcet encore, où l'on jase beaucoup, Humboldt a su que M^{me} de Staël s'était souvent « trémoussée » pour conserver à Narbonne la faveur royale en même temps que la sympathie des patriotes, mais sans jamais permettre à son amant de placer un mot. Et aujourd'hui que Bonaparte avait le vent en poupe, « elle a dit devant de nombreuses personnes à la table de Talleyrand, alors que Constant était assis à côté d'elle et qu'il était question de Bonaparte : *Eh ! Comment est-il possible que je ne sois pas née pour être la femme de Bonaparte ?* » (267). La sortie laisse rêveur, quand on se souvient de la fraîcheur de l'accueil réservé à la dame par le général, le 4 janvier 1798, lorsqu'elle lui fut présentée chez Talleyrand.

Quoi qu'il en fût, le moyen de ne pas souhaiter faire la connaissance d'une femme qui sortait à ce point de l'ordinaire ? Humboldt fut invité à déjeuner chez elle le 16 septembre 1798, en même temps que le comte de Mun, le comte Terray, Brinckman et bien entendu Benjamin Constant. La *diva* lança la discussion sur la littérature et la poésie allemande, dont elle ne connaissait que ce qui avait été traduit, et parla d'un livre en préparation — *De la littérature*, qui paraîtra en 1800. Humboldt n'eut guère l'occasion d'ouvrir la bouche, mais il ouvrit toutes grandes ses oreilles, à la fois fasciné, étourdi et un peu irrité par l'assurance de la maîtresse de maison :

De la poésie, je le remarquai bien, elle ne possédait absolument aucun concept juste. Elle affirma que notre culture en était arrivée au point où nous ne pouvions plus avoir de bonne poésie. De grands et profonds penseurs nous avaient tant habitués à la réflexion que nos exigences dans ce domaine étaient irrévocables. Aujourd'hui, à chaque pensée correspondait une seule expression juste. Trouver cette dernière dans la contrainte de la rime et de la prosodie s'avérait impossible. La rime était déjà préjudiciable en soi, outre sa difficulté. Je dis qu'il faudrait attendre de la génération à venir des poètes capables de conjuguer la valeur poétique et le contenu d'un Rousseau par exemple. Cela justement lui sembla impossible. Par la suite de la conversation, qui me donna d'innombrables éclaircissements et confirmations sur l'esprit français et sa langue, je vis bien qu'elle n'entendait par poésie qu'élocution poétique. Elle qualifia Racine de *plus grand des poètes*, plus grand que Shakespeare. [...] Parlant de ce qu'elle appelait véritablement composer de la poésie, elle n'évoqua que le *choix* et le *charme de l'expression, l'harmonie des vers* dont nous, étrangers, ne pouvons avoir le sentiment entier. Elle avoua n'avoir jamais pleuré lors des tragédies de Racine. [...] M^{me} de Staël n'a aucun sens de l'imagination poétique (251).

La discussion fut longue, M^{me} de Staël intarissable. Humboldt jugea *in petto* que sa conception de la poésie tenait aux ressources même de la langue française, qui veut l'ornement, voire « le style fleuri » du *Télémaque*²⁴. Puis la conversation s'orienta vers les questions religieuses, où cette fois Germaine et Benjamin se donnèrent la réplique :

Constant emprunta le ton devenu ici habituel ; la religion n'était point du tout nécessaire à la moralité, bien plutôt nuisible. Mme de Staël affirmait le contraire. La dispute prit un tour fort amusant et divertissant, sans justement produire de résultats notables. Je remarquai seulement que Terray, un jeune homme fade et imbu, affirma tout à fait sérieusement et avec une douce onction la nécessité de la religiosité, qu'il n'avait jamais vu un homme moral qui en fût dénué. Le même homme n'eût-il point été libertin de profession avant la Révolution ? (252)

²⁴ Il observait curieusement le 25 décembre 1797 : « La langue française n'a pas d'accent tonique. [...] Aussi longtemps qu'elle ne l'adoptera pas, il ne pourra rien advenir d'elle, surtout en poésie. On pourrait dire qu'un peuple dont la langue n'a pas d'accent tonique ne saurait être républicain » (p. 22).

Même si les manières de M^{me} de Staël paraissent à Humboldt un peu tapageuses, il n'en a pas moins été bien plus séduit par elle que par Constant, agité, nerveux au point de bafouiller souvent²⁵. Invité à nouveau chez elle le 29 septembre, il constate que, dans un entretien sur l'éducation, elle n'a pas dit grand-chose de profond ni même de bien réfléchi, mais il l'a observée, cédant à un charme provenant, non de sa beauté, mais de sa personnalité :

Elle me plut à nouveau extraordinairement, elle a surtout quelque chose dans les yeux qui, parce qu'il révèle un sentiment plus profond, attire infiniment. C'est une sorte de lent mouvement de la pupille vers le haut tandis que la paupière s'ouvre à peine. Sa bouche est la plupart du temps entrouverte, sans que cela produise un vilain effet, tout aussi laid que cela soit d'habitude (264).

Au terme de près de deux années de séjour, Humboldt a-t-il atteint l'objectif qu'il s'était fixé et dressé le bilan du siècle²⁶ ? Son *Journal* témoigne en tout cas du sérieux apporté à sa tâche. Il a fait d'amples lectures, fréquenté littérateurs, hommes politiques, savants et philosophes, rencontré toutes les personnalités marquantes du Directoire dans ce qui est toujours la capitale culturelle européenne, il a observé les rouages de la société nouvelle. Parfois déçu, il a cependant le sentiment de s'être considérablement enrichi en s'immergeant dans une civilisation dont il savait l'importance, même s'il lui arrive, en homme qui a lu Lessing, Goethe et Schiller, de penser que, sur le plan esthétique, la France n'a guère évolué depuis le siècle de Louis XIV et qu'elle n'a guère de philosophe à opposer à Kant.

²⁵ « Petit-déjeuner chez Brinckman. En présence de Mme de Staël et de Constant. Mais cela ne fut pas très intéressant. Frappante chez Constant est sa manière de ne pas rester tranquille un seul instant, sa silhouette déjà maigre n'en paraît que plus grande encore, de se tourner d'un côté puis de l'autre et surtout de se ronger les ongles. Quand il parle, il lui arrive souvent de balbutier» (p. 256).

²⁶ « Quand un siècle s'achève, écrivait-il au début de *Dix-huitième siècle*, notre esprit ne peut s'empêcher de se poser cette question où en sommes-nous ? Quelle partie l'humanité a-t-elle parcourue sur la longue et pénible route qui est la sienne ? Se trouve-t-elle sur le chemin menant au but ultime ? Quels ont été, jusqu'à présent, ses progrès dans cette direction ? » (p. 31).

Observateur lucide et intelligent, il a cherché traits spécifiques et points de comparaison pour mieux comprendre le caractère essentiel l'Eigentümlichkeit — de deux nations voisines et cependant si différentes. Comme Goethe ou Schiller, il est fasciné par la culture française, ce qui ne l'empêche pas de se montrer sévère dans ses appréciations des valeurs même les plus consacrées, en particulier dans le domaine du théâtre : connaisseur d'Eschyle, encore pratiquement inconnu en France, grand admirateur de Shakespeare, ses goûts l'éloignent d'un classicisme fourbu. Ses commentaires, souvent négatifs, sur les hommes, l'esprit, les œuvres annoncent l'homme qui, à partir de 1813, deviendra radicalement hostile à la France.

Son *Journal* nous a du moins laissé la relation directe d'une expérience vécue qui est en même temps un document d'histoire des mentalités et d'histoire littéraire et un vaste panorama de la vie intellectuelle dans les ultimes années du dix-huitième siècle.

Moisson faite, Humboldt quitta Paris quelques semaines avant ce coup d'État du 18 brumaire qui allait mettre le pied à l'étrier à un général qu'admirait le voyageur allemand, mais que M^{me} de Staël, qui n'aura jamais les faveurs ni du Consul ni de l'Empereur, appellera sans ménagement « un Robespierre à cheval ».

Copyright © 2007 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Référence bibliographique à reproduire :

Raymond Trousson, *Wilhelm von Humboldt : un Allemand à Paris sous le Directoire* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2007. Disponible sur : <<http://www.arllfb.be/ebibliotheque/communications/trousson110103.pdf>>